

# LE FEUILLETON,

## OU SUPPLEMENT DU FANTASQUE.

21 NOVEMBRE.]

{ N. AUBIN éditeur. Imprimeur, A. JACQUES. }  
Résidence et bureau rue St. Valier N° 177. }

[ PRIX : -2 SOUS.

### BAS-CANADA

RELATION DE MR. CHS. HINDENLANG

connu d'abord ici sous le nom de général Lamartine.

Nous publions ici la relation donnée par M. Chs. Hindenlang, l'officier français que les rebelles avaient décoré du nom de général. Cette courte et simple narration d'un homme aussi horriblement trompé par les rebelles, doit ouvrir les yeux à tous les Canadiens qui voudront la lire sans préjugés.

Je suis né à Paris, le 29 mars 1810. Ma famille occupe encore en ce moment un rang élevé dans le commerce. Je me nomme CHARLES HINDENLANG. Lors de notre glorieuse révolution de 1830, malgré ma mère, je pris du service comme simple soldat au 5e régiment d'infanterie légère. Je passai successivement par tous les grades jusqu'à celui d'officier. Mais voyant peu d'avancement possible dans l'armée, mes parents m'engagèrent à quitter entièrement le parti des armes, et à venir à New-York, où leur intention était de m'envoyer des marchandises au printemps prochain. J'étais fort tranquille, ne songeant qu'à me mettre au courant des affaires de cette ville, lorsque M. Duvernay me fit successivement demander par plusieurs personnes, entre autres par un Italien réfugié nommé Falière, qu'il voulait avoir aussi pour officier. J'ai été également demandé, et même connu pendant quelques jours, par un M. Von-Schultz, se disant colonel et cherchant des officiers et soldats pour le Haut-Canada. Je pourrais au besoin donner quelques détails sur ses moyens d'agir et sur ses dispositions militaires, mais cela seulement de vive voix.

M. Duvernay agissant au nom et pour le docteur Nelson (Robert), me fit à moi et à un autre officier français qui a servi dans le 1er. lanciers anglais en Espagne en qualité de lieutenant ou capitaine, des propositions et de belles promesses, en présence d'un négociant nommé M. Bonnefous. Une copie en double et recopiée de ma main a été remise par moi-même entre les mains d'un officier de Lacolle. Elle contient le détail des premières conditions réciproques. Après nous être consultés, nous refusâmes de signer avant d'être mieux informés de la situation du Canada que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Alors pour mieux nous tromper, l'on nous assura qu'il ne s'agissait que d'aller à St. Albans former des cadres d'organisation pour l'armée, que nous n'avions pas même besoin d'armes, suivant Mr. Duvernay et ceux auxquels nous nous étions adressés. Non-seulement le peuple canadien se soulèverait en masse, mais la troupe et surtout messieurs les officiers anglais étaient las d'un service si éloigné de leur patrie et n'attendaient que cette occasion d'en sortir. Ils ajoutaient encore que les frais immenses que la couronne d'Angleterre est obligée de faire chaque année, faisaient qu'ils savaient de bonne source, que sa majesté la reine Victoria ne chercherait pas à tenir ce pays sous sa domination.

Nous décidâmes à nous assurer par nous-mêmes de la vérité de tout cela. Nous fûmes donc dirigés sur Burlington et reçus par M. Dufort. Toujours même langage et mêmes promesses. Il nous était expressément recommandé de ne parler en route à qui que ce fut, dans notre propre intérêt, disait-on, mais la suite m'a prouvé que l'on craignait que nous ne recevions quelques éclaircissements. M. Dufort nous expédia à Plattsburg où nous trouvâmes des chevaux et nous fûmes conduits par ce qu'ils appellent un *chasseur* jusqu'à Champlain, chez M. Desmarais, qui nous tenait cachés comme si nous étions de grands coupables. En général, j'ai remarqué chez tous ces agents une pusillanimité qui allait jusqu'à la faiblesse, pour ne pas dire davantage. Nous décidâmes à être conduits suivant la promesse à St. Alban's; l'on nous fit passer la rivière en chaloupe et de l'autre côté nous trouvâmes le docteur Nelson et un Canadien que je suppose être un guide. Cette nuit même, le peuple canadien soulevé devait, suivant l'inten-

et misérable Nelson, se trouver sur les côtes pour le recevoir et le féliciter à son débarquement, 250 fusils avaient été amenés et déposés dans une chaloupe par le colonel Américain Burton nous partîmes et nous descendîmes la rivière jusqu'au quai Vitman, le docteur, son guide, un pilote et nous deux. Nous arrivons par un tems affreux; pas un seul homme pour recevoir le fameux président du gouvernement provisoire, et ce n'est qu'après une grande heure d'attente et de misère que le guide revint avec quelques hommes, (5 ou 6 au plus) pour débarquer les fusils. A l'instant, on nous donna 3 chevaux et nous fîmes route pour Napierville. C'est là que le docteur Côte, à la tête de 2 ou 300 hommes, reçut le Dr. Nelson et le proclama président de la république du Bas-Canada. Rien ne fut oublié dans cette comédie, discours et promesses de part et d'autres. L'on nous présenta comme deux officiers français, en présence d'un plus grand nombre qui ne tardèrent pas à arriver. Pas un mot ne fut prononcé de notre part. Nous avions plus besoin d'un bon feu que de compliments. C'était le dimanche matin.

Pendant trois jours, le Dr. Nelson et son collègue ne s'occupèrent guères que de messages pour hâter l'arrivée des hommes. Le lundi l'officier français Touvrej partit avec 50 hommes pour sonder et éclairer les environs: depuis, je ne l'ai pas revu.

J'ai su depuis que le Dr. Côte avait forcé M. le curé de lui livrer une assez forte somme appartenant à la paroisse; d'autres tentatives de ce genre ont été faites auprès de certains particuliers toriens. Le même soir, une dame me fit demander si je voulais faire remettre un lit et un oreiller à un prisonnier âgé et malade; je le fis à l'instant et à mon retour, je crus devoir le communiquer au Dr. Côte. C'est alors qu'il me prit en particulier et qu'il me dit: que je n'avais pas d'ordre à recevoir de lui et qu'il était *brigadier*. . . Ces paroles achevèrent de m'ouvrir les yeux et si mon camarade se fût trouvé là, il n'y a pas de doute que nous aurions avisé au moyen de nous tirer de ce gouffre. Faire un général, comme on fait un soldat je n'ai pu m'empêcher d'en rire avec plusieurs personnes.

Le lendemain, le Dr. Côte partit avec 50 ou 60 hommes armés, plus un autre détachement envoyé pour renforcer celui commandé par l'officier Touvrej; j'ai su depuis que les armes que le Dr. Côte voulait faire entrer avaient été saisies, qu'il avait été repoussé par les troupes de la reine, en laissant un canon entre leurs mains. Pendant ces trois jours des Canadiens armés et non-armés, pressés, par les messages du Dr. Nelson se rendaient à Napierville et j'étais à 2500 hommes la force générale qui a pu se réunir en cet endroit. Pendant tout ce tems, ma seule occupation fut de diviser la compagnie (suivant les ordres de M. Nelson) par 50 hommes formant cinq pelotons de 9 hommes, commandés par un sous-officier, chargé de leur fournir ce dont ils auraient besoin. Le jeudi, le Dr. Nelson commanda la marche sur Odelltown. 600 hommes armés et tous les officiers l'accompagnaient. Je ne me souviens que de quelques noms de ces officiers. La pluie nous arrêta à Lacolle, où nous passâmes la nuit; c'est là que sous le prétexte d'aller rejoindre pour l'amener à un poste éloigné de 150 hommes commandé par un nommé Dupuis et un autre capitaine, le lâche et misérable Nelson, muni de tout l'argent qu'il put rassembler, chercha à se sauver; il fut lié, garrotté et sur le point d'être livré par les Canadiens, il ne fut son salut qu'aux prières et à l'intercession des capitaines Nicolas et Truveau.

Il revint à Lacolle où par les plus grands sermens, il parvint encore à faire croire à sa franchise, il décida que le lendemain une attaque conduite par lui-même en personne aurait lieu sur Odelltown. Dans l'intérêt de la seule vérité, et pour rendre justice entière à quelques malheureux, je jure sur l'honneur, qu'un grand nombre d'hommes ont été forcés par les menaces et les précautions prises par lo